

nous trouvâmes une grande goélette échouée entre deux rochers. L'équipage naufragé campait à terre sous une large tente. Le capitaine était Brésilien et s'appelait don Ramon Cabrera. — Ah ! tenez. Armand, je viens d'écrire le nom de cet homme, mais je crois que mon sang s'est arrêté dans mes veines, car je me sens pâle et glacé. — Il vint à bord sans souci de la fièvre jaune, et, lorsque votre père lui parla du péril auquel il s'exposait, il haussa les épaules et lui demanda la permission de soigner les malades. Il les guérit en effet avec des remèdes fort simples, soit que l'épidémie tirât à sa fin, soit que le spectacle de cet homme plein de santé, riant du mal qui le terrassait, eût rendu aux matelots la force et le courage dont ils avaient besoin. Ce fut alors que votre père lui proposa de les prendre sur l'*Argus*, lui et ses hommes. Il accepta, et nous repartîmes. Bientôt il eut sur tout le monde à bord le plus grand ascendant. Ses compagnons lui étaient dévoués comme des complices le sont à leur chef. Les marins de l'*Argus* le considéraient comme leur sauveur, et votre père avait en lui toute confiance. Quant à moi, dès le premier instant, il m'avait inspiré une invincible répugnance. Jugez de mon épouvante, quand je m'aperçus qu'il me recherchait. D'ailleurs, il ne me le cacha point et me demanda main. Sur mon refus de l'écouter, il alla trouver mon père. Vous savez comment est mon père, Armand. Il lui répondit d'abord que je vous étais fiancée ; puis, comme le capitaine insistait en parlant des grandes richesses qu'il possédait, il lui dit qu'il ne le connaissait que comme un aventurier, et que ce n'était point là un titre suffisant pour épouser miss Stanby. A partir de ce jour, don Ramon ne me parla plus, mais souvent je surprenais ses regards fixés sur moi avec une expression singulière. Il était fort sombre et avait de longs conciliabules avec ses hommes et surtout avec son ancien second, un Anglais dont je vous parlerai plus tard. La chaleur était excessive, et nous avions l'habitude de faire la sieste, dans l'après-midi. Un jour que je me retirais comme à l'ordinaire, il me salua et me dit : « Je vous souhaite d'heureux songes, mademoiselle. » Je ne sais pourquoi, je n'osai descendre chez moi, et je fis pendre mon cadre sous la dunette. J'étais à peine assoupie que je fus réveillée par une grande rumeur, de longs trépignements et des vociférations sourdes, comme si une partie de l'équipage enfermée dans l'intérieur du navire, eût inutilement essayé de monter sur le pont. J'ouvris les yeux. Mon père et le commandant sommeillaient sur les canapés. Tout à coup ils se levèrent, à la hâte et allèrent vers la porte. En même temps quelques hommes accouraient en criant : « Il y a une révolte ! » Je sautai à bas de mon cadre et je m'élançai sur les pas de mon père et du commandant. Au moment où j'allais les toucher, je les vis tomber atteints de deux coups de feu. Je vis aussi le Brésilien qui venait à moi, les bras ouverts. Ses traits resplendissaient d'une horrible joie. « Je savais bien, disait-il, que vous sciez à moi. » Je ne pensai qu'à fuir, et je me précipitai à la mer. Presque aussitôt j'entendis bruire l'eau à mes oreilles ; je sentis que le gouffre se refermait sur moi, et je perdis connaissance.

Le lendemain, le vaisseau entra dans un petit port dont le nom m'échappe. Et là, affolée, peut-être aussi sous l'influence de quelque drogue, je consentis, devant un prêtre espagnol, à devenir l'épouse du corsaire. Je ne suis plus une femme, je suis la propriété et l'esclave de cet homme. Ah ! il faut bien que je ne sois plus une femme pour oser vous écrire cela, pour oser vous dire que moi, la jeune fille d'autrefois, l'enfant de votre amour et de vos rêves, je suis devenue le jouet de cet homme, l'assassin de votre père et du mien. Pleurez, mon ami, si vous avez des larmes ; moi, je n'en ai plus. Je ne sais plus prier, et c'est à peine si je peux arrêter le blasphème qui monte de mon cœur à mes lèvres. Je demande à Dieu pourquoi il m'a frappée. Que lui ai-je donc fait ? Est-ce qu'il faut désespérer de sa justice, Armand ? Est-ce qu'il ne me délivrera jamais ?

A cet endroit de la lettre de Lucy, Armand sentit jaillir de ses yeux ces larmes rares et brûlantes qui ne sont point celles de la douleur, mais de la colère et de l'impuissance. Il prit sa tête à deux mains et serra son mouchoir entre ses dents, afin de ne point éclater en cris et en sanglots. Il voulait lire jusqu'à la fin.

« J'ai écrit cela hier, Armand ; je n'ai pas eu la force de poursuivre. Je vous vois d'ici. Vous me méprisez, peut-être ; vous vous écriez que j'eusse pu me tuer. C'est vrai : je n'aurais eu qu'à m'ouvrir le front contre un meuble. Mais je ne l'ai pas voulu. Moi morte, le crime de cet homme serait demeuré impuni ; la vengeance m'eût échappé. Cela vous surprend sans doute de me voir raisonner ainsi : c'est que la haine et le désespoir ont presque étouffé dans mon cœur tout autre sentiment. Mes souffrances ont été si loin, que, par instant, je ne m'attendris plus sur elles. Aussi, vous verrez qu'enfin d'être claire dans mon récit, je m'efforce parfois de parler de moi comme s'il s'agissait d'une autre femme. Et puis, Armand, et puis, pardonnez-moi, si je ne me suis pas tuée ; c'est que je ne veux pas mourir sans vous avoir revu ! — Je reprends donc. — Il fit égorger froidement deux officiers qui restaient et quelques matelots français dans lesquels il n'avait pas confiance. Ensuite, avec une infernale habileté, il effectua différents changements à bord et

donna à l'*Argus* l'apparence du trois-mâts que vous connaissez. — Mais ne vous laissez jamais égarer, Armand ; ce trois-mâts est bien l'*Argus*. Le Brésilien a pris des précautions infinies pour donner le change et cacher son crime. Il s'est procuré des papiers en achetant au gouvernement de San-Salvador un brick de guerre, qu'il a coulé ensuite. Il pouvait être inquiété par les croiseurs anglais : il a profité de la guerre que les Etats-Unis venaient de déclarer au Mexique pour changer de pavillon. Il se rendit à Panama, et alla chercher des lettres de marque du gouvernement américain. Cependant son projet n'était pas de faire la course, et ce n'est que tout récemment, et pour une circonstance depuis longtemps attendue par lui, qu'il a mis à son bord les canons que vous lui verrez. Tout à fait rassuré dans cette nouvelle position, qui lui garantissait, le cas échéant, la protection du puissant Etat dont il arborait les couleurs, il alla hardiment à Valparaiso, y prit un chargement et partit pour la Californie.

« Il y a deux jours, Armand, que je ne vous ai écrit. Je crois qu'il a des soupçons, car il ne m'a pas quittée. Oh ! quelle lutte ! Je reste en sa présence, immobile et muette, plus roide qu'une statue de marbre. Mais, dans d'autres instants, ma faiblesse l'emporte. J'ai peur. Vous ne savez pas ce que c'est que la peur, quelle angoisse elle cause, quel vertige elle donne ! Il m'effraye tant, que je n'ose plus lever les yeux sur lui. Souvent, dès que j'entends le bruit de ses pas, je tremble, puis je perds toute volonté, je ne sais plus ce que je deviens. Quelquefois, en rêvant, j'ai éprouvé une sensation semblable, quand je voyais se fixer sur moi les regards fauves de quelque bête féroce. L'on veut crier, se sauver ; mais la voix n'articule aucun son, les pieds restent cloués au sol. Cela fait bien mal d'avoir peur. Voilà donc dans quelles terreurs je passe ma vie, moi si heureuse autrefois ; et je n'ai que vingt ans, l'âge où les jeunes femmes appartiennent à celui qu'elles aiment et bénissent le ciel de les avoir mises au monde.

« Ne vous étonnez pas, Armand, si je vous écrit ces choses. J'ai besoin de me rappeler la tâche que je me suis imposée. Au reste, je deviendrai sans doute idiote ou folle, car il m'arrive souvent de répéter à satiété le même mot jusqu'à ce que le sens m'en ait complètement échappé. Ce fut pendant cette traversée de Valparaiso à San-Francisco que je me doutai pour la première fois que vous étiez sur nos traces. Le soir d'une relâche à Acapulco, il revint préoccupé et dit à son second :

« — La peste soit des gens superstitieux ! Ils ont à toute force voulu enterrer cet imbécile qui s'est laissé manger par un requin, et placer une croix de bois sur sa tombe. Je n'aime pas que rien indique mon passage. »

« A San-Francisco, ce fut bien autre chose. Je suis certaine qu'entre deux êtres unis dans une même pensée de désespoir et de vengeance, il y a de mystérieuses affinités qui révèlent à l'un la présence de l'autre. Quand vous erriez le long du bord, ainsi que je le sus plus tard, j'éprouvais une émotion extraordinaire dont je devinais la cause. Quand vous dûtes venir avec le commandant du *Vigilant* et que lui, prévenu par ses espions, voulut m'éloigner du bord, instinctivement je résistai de toutes mes forces, et ce ne fut que sans voix et sans défense qu'on me descendit dans le canot. Je comprenais qu'une chance de salut m'était enlevée. Le soir, j'appris ce qui était arrivé de la manière la plus simple et la plus effrayante.

« — Eh bien ? dit-il à l'Anglais.

« Celui-ci hésitait à répondre et me regardait.

« — Vous pouvez parler devant elle, reprit-il, à quoi bon nous gêner ? Le jour où tout sera découvert, elle mourra avant nous. Ont-ils bien visité le navire ?

« — Ils ont été partout.

« — Vous leur avez montré tout ce qu'ils ont voulu voir ?

« — Oui.

« — Et ils se sont retirés convaincus ?

« — Pas le jeune homme. Il ne pouvait se décider à partir et regardait autour de lui d'un air désespéré.

« — Ah ! il viendra un temps où je pourrai jouer carte sur table. Jusque-là il faut dissimuler. Smith, nous partons cette nuit, mais auparavant il y aura à prendre nos précautions contre le maître d'hôtel, qui doit nous dénoncer ce soir même.

« Ce qui s'est passé cette nuit-là, vous le savez sans doute, Armand, puisque vous nous avez suivis. Il éprouvait je ne sais quel plaisir à vous voir sur sa piste. Le caractère de cet homme est un composé étrange de témérité et d'astuce. La lutte l'attire. Il y trouve l'attrait du jeu et le plaisir de l'orgueil satisfait. C'est ce double sentiment qui l'a déterminé à la comédie de Valparaiso. Il avait préparé son théâtre. Il savait que dans cette ville on l'honorait parce qu'il avait de l'or et qu'on l'admirait pour le faste de sa vie. Quant à ses matelots, il était sûr de ne pas être trahi par eux. Ils voient en lui un être surnaturel, et il est parvenu à leur faire croire que, le jour où il mourra, ils mourront avec lui.

« Il espérait jouer si bien son rôle, qu'il se débarrasserait à tout jamais de vos soupçons. Peu s'en est fallu qu'il ne réussît. Il avait fait cacher les anciens marins de l'*Argus* que vous auriez pu recon-